



HAL
open science

Loca incognita : espaces marginaux et fantasmés de l'imaginaire latin

Franck Collin

► **To cite this version:**

Franck Collin. Loca incognita : espaces marginaux et fantasmés de l'imaginaire latin. L'Espace dans l'Antiquité. Utilisation, fonction et représentation, A paraître. halshs-03168415

HAL Id: halshs-03168415

<https://shs.hal.science/halshs-03168415>

Submitted on 13 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

***Loca incognita* : espaces marginaux et fantasmés de l'imaginaire latin**

Communication prononcée aux journées d'études des CPGE
« L'espace dans l'Antiquité », 21-22 février 2013,
Lycée Louis Barthou de Pau et Université des pays de l'Adour,
Publié dans *L'Espace dans l'Antiquité. Utilisation, fonction et représentation*, p. 185-210,
P. Voisin, M. de Béchillon (Dir.), L'Harmattan, Kubada, Paris, 2014.

De notre « petite » planète, quadrillée en ses moindres recoins par des satellites scrutateurs, plus un espace ne semble aujourd'hui inconnu, et l'on se tourne vers le ciel pour en trouver chaque jour de nouveaux. Pour les géographes antiques, qui connaissent sommairement trois continents, la terre comprend encore des *loca incognita*, dont la découverte prend, au début de l'Empire romain, un nouvel essor fascinant. Elle passionne les savants – Strabon, Pomponius Méla, Pline l'Ancien ou Claude Ptolémée pour ne citer qu'eux – et plus simplement les poètes, les historiens, ou la population qui voient là une occasion de s'enchanter de l'accroissement du nom romain sur le monde. Cette rencontre avec une réalité inconnue vient nourrir un imaginaire complexe, où se mêlent des croyances obscures, des savoirs désuets ou des préjugés civilisationnels.

Les motifs de cette exploration visant à reculer les frontières du monde connu, sont économiques avant d'être épistémologiques. A Rome, la pacification des territoires « barbares » sera l'argument omniprésent de conquêtes militaires et de découvertes des zones nouvelles¹. Cette expansion est sous-tendue par une idéologie de la valorisation de l'espace à son profit : pour un Romain, une terre devient intéressante si elle peut devenir *colonia*, « terre

¹ Voir la critique de Flavius Josèphe, *Guerre des Juifs* II, 363 : « Bien plus, les Romains ont cherché quelque chose de plus que ce monde-là (ταύτης ἐξήτησάν τι πλέον). Car ils ne se sont plus contentés (οὐ γὰρ ἐξήρκεσεν αὐτοῖς) de la frontière (ὄρος) de l'Euphrate à l'est, ni de celle de l'Istros au nord, ni, au midi, de la Libye [c-à-d de l'Afrique], qu'ils ont explorée jusqu'au désert, ni de Gadès à l'ouest. Voici que, au-delà de l'Océan, ils ont cherché un nouveau monde habité (ἐτέραν οἰκουμένην) et porté leurs armes jusque chez les Bretons auparavant inconnus (μέχρι τῶν ἀνιστορήτων πρότερον Βρεττανῶν) ».

à labourer, à habiter² », à exploiter pour ses richesses. Cet impératif de rentabilité de l'*ækoumène* tend en revanche à négliger les zones peu ou pas exploitables, qui resteront des *loca relictata*, ou « espaces délaissés », vierges, vides, sauvages parce qu'aux confins du monde « civilisé ». Les lieux marginaux ne sont donc pas seulement les terres lointaines et étrangères, mais peuvent aussi bien être des territoires proches, dénués d'intérêt économique fort. Que ce soit leur aspect inconnu ou leur caractère de friche, de tels espaces ont motivé des imaginaires forts, des projections fictives et fantasmées échappant à la rationalisation du reste du territoire.

Nous commencerons par définir ce qui fait « frontière » aux yeux d'un latin, toute terre à la limite suscitant un horizon d'altérité et obligeant celui qui s'y porte à se redéfinir lui-même. Nous étudierons alors l'imaginaire particulier de quelques espaces précis en distinguant les espaces marginaux de l'intérieur (îles, forêts, montagnes), de ceux de l'extérieur (mers, îles, déserts). Enfin nous analyserons à partir de deux exemples la vision que les Romains ont des peuples étrangers dans leur espace. Nous tenterons ainsi de comprendre, au moyen de sources variées et éparses, le rapport qu'ont les latins avec cet autre bout d'eux-mêmes, et quels préjugés, angoisses et défis véhicule leur démarche face à l'espace marginal et inconnu.

Définition des espaces marginaux

Le terme *margo*, *marginis* désigne en latin le « bord », la « bordure ». C'est d'abord la manière concrète de marquer sa propriété, par une borne (*terminus*), un poteau, une haie, puis, par métonymie, la « marge » devient le résultat de ce marquage, le terrain délimité qui partage un en-deçà d'un au-delà. *Frons*, *frontis*, dont nous vient « frontière », n'est pas utilisé en ce sens en latin³. Ce « front » désigne d'abord une ligne avancée, un avant-poste militaire, qui sépare deux domaines susceptibles de « s'affronter »⁴. Son correspondant latin est *limes*, *limitis*, la « limite », mais aussi le « sentier », le « passage ». Le *limes* suppose en effet un dispositif militaire fort⁵, comme le *vallum Aelium* ou le *limes germanicus*, et une voie permettant de traverser les territoires nouvellement conquis. Par nature, le *limes*, chargé de sécuriser l'empire, pose le sens de la zone-limite à l'intérieur de laquelle existe le sentiment d'une appartenance

² Cf *Grand Gaffiot*, p. 344, les deux sens du verbe *cōlo*, supin *cultum* : 1. cultiver ; 2. habiter. En dérivent *cōlōnia* (« propriété rurale », « colonie ») et *cōlōnus* (« cultivateur », « habitant d'une colonie »).

³ Cf Rey A. (Dir.), *Dictionnaire historique de la Langue française*, Dict. Le Robert, T.II (1998) : « frontière est un dérivé (1213) de *front* (*faire front*), le sens moderne venant sans doute d'expressions du type *pays de frontière*, c'est-à-dire gardé par une armée... »

⁴ Cf Lask Tomke, « Grenze/frontière : le sens de la frontière », in *Quaderni* n°27, Automne 1995, *Penser la frontière*, p. 65 à 78.

⁵ En ce sens, cf déjà : Frontin, *Strat.* I, 5 ; Tacite, *Ann.* I, 50.

territoriale, d'un référent socio-culturel (la « civilisation »), et *au-delà* de laquelle ce sentiment disparaît, faisant place à l'inconnu, à l'inquiétude, au fantasmatique (la « barbarie »). Plus un territoire est marqué (*margo*), plus le sentiment d'étrangeté qui peut exister à sa marge est renforcé.

Les Romains disposent encore du mot *finis*, la « fin ». Dérivé de *fivo* / *figo* (« ficher »), selon le grammairien Festus, il définit, au pluriel (*fines*), les « limites » d'un territoire, ses « frontières », déterminées par des bornes *fichées* en terre. Toutefois cette ligne, tracée à la bordure de deux territoires limitrophes, demeure souvent imaginaire, prenant pour référence des repères naturels, comme des montagnes ou des fleuves. Le *finis* est dématérialisé, sans représentation guerrière, sans fonction clôturante, ouvert vers le monde éloigné situé à *l'extérieur*, qui reste pressenti et à découvrir. A cet esprit, les adjectifs *ultimus* (« le plus reculé »), *extremus* (« le plus à l'extérieur ») ou *novissimus* (« le dernier ») sont librement associés. Quand Virgile évoque l'*ultima Thule*, il indique qu'un monde inconnu existe au-delà du *limes*, un ailleurs à rêver, à découvrir, à conquérir⁶.

La frontière, ouverte ou fermée, demeure ainsi un fait arbitraire de culture, permettant de catégoriser le monde ou de construire des entités séparées⁷. Reculer ses limites, porter son empreinte sur de nouveaux espaces fut, à Rome, un leitmotiv chronique. Dissimulées sous le vernis de leur mission civilisatrice et de la « pacification », les conquêtes furent avant tout guidées par des objectifs politiques et économiques. Quelle autre raison eut l'Italie, pays de l'Âge d'or, d'accroître sa domination sur les peuples de Méditerranée et d'Europe si ce n'est le pillage systématique de leurs ressources ? La découverte d'espaces inconnus n'avait donc pas pour but d'améliorer les connaissances géographiques, mais, paradoxalement, celles-ci enregistrèrent de singuliers progrès avec les extensions territoriales des débuts de l'Empire, sur le modèle des conquêtes d'Alexandre, qui en doublant la surface de l'*oekoumène*, légua de nouvelles connaissances chorographiques (plateau iranien, vallée de l'Indus, Océan indien).

Les Romains ne poussèrent pas l'aventure du côté de l'Océan atlantique, réputé entourer les continents et n'offrir qu'un vide après lui, conformément aux conceptions encore répandues d'Érathostène et de Strabon⁸. Ils se dirigèrent vers l'est, le nord ou le sud, pénétrant, lors de leurs conquêtes, des massifs montagneux inconnus, des mers et des cours d'eaux nouveaux. Ces progrès furent un élément majeur de la propagande impériale, notamment sous les règnes

⁶ Virg., *Géorg.* I, 30 : plus, en l'occurrence, à conquérir, le poète imaginant Thulé soumise un jour aux lois d'Octave.

⁷ Zerubavel Eviatar, *The Fine Line : Making distinctions in everyday life*, chap. 2, "The great divide" (p.21-32), University of Chicago Press, Chicago (1991).

⁸ Salluste, *Epist. Mithr.* 17 (Mithridate s'adresse à Arsace) : *An ignoras Romanos, postquam ad occidentem perguntibus finem Oceanus fecit, arma huc convortisse ?* [Ignorez-tu que les Romains, depuis que l'Océan les a arrêtés dans leur marche vers l'Ouest, ont tourné les armes de ce côté (s.e. vers l'Orient)]

d'Auguste et de Trajan. Sous Tibère, le triomphe de Cornelius Balbus vainqueur contre les Garamantes (20 ap. J.-C.), donna lieu à un triomphe colossal où défilèrent des simulacres de montagnes, de fleuves et de villes ignorés jusqu'alors⁹. Dignitaires, fonctionnaires impériaux ou commerçants relayaient et diffusaient ces informations.

L'oronymie connut ainsi un développement sans égal : là où Ovide cite vingt-trois montagnes pour le monde connu¹⁰, Vibius Sequester (IV-Ve s. de notre ère) en énumère quatre-vingt-dix-sept, dont, en plus des traditionnelles montagnes grecques, les collines de Rome, les monts du Latium, le mont Atlas en Afrique ou même des montagnes insulaires mineures. L'expédition de Terentius Varro contre les Salasses (25 av. J.-C.) fit mieux connaître la chaîne des Alpes et les sources de ses grands fleuves. Les opérations de Tibère et de Drusus dans la région du Rhin supérieur (16-15 av. J.-C.) permirent de créer de grandes voies par les cols du Brenner, de Splügen et de Maloja. Dans sa campagne contre les Garamantes, C. Balbus parcourut 1300 kilomètres jusqu'à l'Atlas, dont Suétonius Paulinus, dans une expédition ultérieure (41 ap. J.-C.) décrira la végétation et le sommet enneigé¹¹. Ces campagnes militaires, et bien d'autres avec elles, apportèrent des précisions et améliorèrent la connaissance des territoires inconnus. Il en alla de même pour les forêts ou les fleuves. En 9 av. J.-C., Drusus dissipa la confusion, constante jusqu'alors, entre les Alpes et la forêt Hercynienne, et l'ouvrit aux communications¹². Après la soumission des Vendéliques, sur le lac de Constance (16-15 av. J.-C.), Tibère découvre les sources de l'Ister (Danube inférieur)¹³. On s'enthousiasme de même d'approcher, de façon encore imprécise, les sources du Rhin, du Pô ou du Nil¹⁴, moins comme un progrès de la connaissance que pour le prestige d'associer à des toponymes la marque du vainqueur romain. Ainsi Horace célèbre-t-il les nouveaux territoires conquis et reconnaît en Auguste le « protecteur » de l'Italie :

⁹ Cf Dion Cassius, *Hist. Rom.* LIV, 12, 1 ; Tacite, *Ann.* III, 72 ; Desanges J., « Le Triomphe de Cornelius Balbus (19 av. J.-C.) », in *Revue Africaine*, Vol. 101, p. 5-63 (1937)

¹⁰ Ovide, *Mét.*, II, 217-226 (récit du mythe de Phaéon) : la majorité des montagnes citées est grecques, connues par des mythes, sauf à la fin de la liste qui donne le nom des Alpes et de l'Apennin, les deux massifs les plus importants d'Italie.

¹¹ Sur l'expédition de C. Balbus, cf Pline, *Hist. nat.* V, 5, 35-38. Sur celle de Suétonius Paulinus, *Hist. nat.*, V, 1, 14-15 : « Suetonius Paulinus, est le premier des généraux romains qui ait dépassé l'Atlas de quelques milliers de pas : il a parlé comme les autres de la hauteur de cette montagne ; il a ajouté que le pied en est rempli de forêts épaisses et profondes que forme une espèce d'arbres inconnus [...]. Le sommet de la montagne est couvert, même en été, de neiges. » Au-delà, après un fleuve du nom de Ger commencent des « déserts couverts d'un sable noir (*solitudines nigri pulueris*)... inhabitables à cause de la chaleur (*loca inhabitabilia feruore*). »

¹² Florus, *Abrégé de l'hist. rom.* IV, 12 : *Inuisum atque inacessum in id tempus Hercynium saltum patefacit.*

¹³ Strabon, *Géogr.* VII, 5 : Ἡμερήσιον δ' ἀπὸ τῆς λίμνης προελθὼν ὁδὸν Τιβέριος εἶδε τὰς τοῦ Ἰστρου πηγὰς [Tibère avait laissé le lac à une journée de marche derrière lui, quand il rencontra les sources de l'Ister]

¹⁴ Les sources du Rhin sont approximativement localisées dès César du côté des Lépointes, B.G. IV, 10 : *Rhenus autem oritur ex Lepontiis, qui Alpes incolunt...* Pour le Pô, cf Pline, *Hist. nat.*, III, 20, 117 : *Padus, e gremio Vesuli montis celsissimum in cacumen Alpium elati finibus Ligurum Bagiennorum visendo fonte* [Le Pô sort du sein du mont Vésule, un des sommets les plus élevés de la chaîne des Alpes, sur le territoire des Ligures Vagiennes ; la source en est digne d'être visitée...]. Concernant le Nil, les Romains ne pourront jamais élucider le mystère de ses sources, les plaçant diversement sur les « sommets de Marousie » dans l'Atlas (Strabon XVII, 3, 4), dans les « déserts d'Afrique » (Pomponius Méla, I, 50), dans une « montagne de Maurétanie inférieure » (Pline V, 51-52).

Le Cantabre indompté avant toi
Le Mède et l'Indien, le Scythe errant
T'admirent, ô toi, protection efficace
de l'Italie et de Rome sa maîtresse.

T'admirent, oui, le Nil qui cache ses sources,
et l'Ister, et le Tigre impétueux...¹⁵

Du côté de l'orient, la troisième guerre contre Mithridate permit à Pompée de parcourir les régions situées entre la mer Noire et la mer Caspienne ainsi que la partie méridionale du Caucase. Néron envoya dans cette zone une expédition de grande échelle dont témoigne Pline¹⁶. Tandis que la chaîne du Taurus reste encore pour Strabon l'extrémité orientale du monde, Pomponius Méla et Pline parlent d'un certain Mont Tabis, plus éloigné encore¹⁷. La zone nord-orientale, allant de la mer Caspienne à l'océan scythique est inhabitable à cause des neiges, de la férocité de ses habitants dépeints comme anthropophages, et de ses déserts infestés de bêtes féroces (*deserta cum beluis*¹⁸). La zone médiane est occupée par les Sères, qui ouvrent la route de la soie (*sericum*) entre Hiéropolis à Séra¹⁹ ; ces ancêtres des Chinois sont dit « pleins de la justice » (*genus plenum iustitiae*), « doux » (*mites*) et aimant tellement commercer, qu'ils en sont « semblables à des bêtes sauvages » (*feris similes*)²⁰ ! Plus une contrée est éloignée de Rome, moins elle a de chance, même raffinée, de paraître civilisée²¹. Une région lointaine et inconnue garde ainsi, sous son lustre inquiétant, un aspect attirant qui réveille chez le conquérant un appétit de chasseur²².

Toutefois, les espaces inconnus et marginaux ne sont pas nécessairement lointains. Parmi les limites d'un territoire, les plus évidentes, aux yeux des Anciens, sont les éléments topiaires

¹⁵ *Odes* IV, 14, 41-46, à Auguste : *Te Cantaber non ante domabilis / Medusque et Indus, te profugus Scythes / miratur, o tutela praesens / Italiae dominaeque Romae ; // te fontium qui celat origines / Nilusque et Hister, te rapidus Tigris...* »

¹⁶ Pline, *Hist. nat.*, VI, 15, 40 : *Neronis principis comminatio ad Caspiae Portas tendere dicebatur* [on disait que l'expédition de l'empereur Néron se dirigeait vers les Portes Caspiennes]

¹⁷ Strab., *Géogr.* VI, 4, 2. Pomp. Méla, *De Chorographia*, III, 7 : *Longe ab eo Taurus attollitur* [Un long espace le sépare (s. e le Tabis, *montem mari imminentem, nomine Tabin*) du Taurus.

¹⁸ Méla, *ibid.* et Pline, *Hist. nat.*, VI, 20, 53, suivent ici la même source.

¹⁹ Cl. Ptol., *Géogr.*, I, 12 en précise le tracé.

²⁰ Méla, *ibid.* : *Seres intersunt, genus plenum iustitiae, ex commercio, quod rebus in solitudine relictis absens peragit, notissimum*. Pline, *Hist. nat.*, VI, 20, 54 : *Seres mites quidem, sed et ipsi feris similes, coetum reliquorum mortalium fugiunt, commercia expectant*.

²¹ D'autant plus que si les Sères vendent la « laine » (soie), le travail du filage reste celui des femmes romaines : *feminis nostris labos redordiendi fila rursusque texendi* (Pline, *ibid.*).

²² Cf César, *B.G.* I, 1, qui donne aux Belges la palme du courage parce que, parmi les peuples Gaulois, ils sont « le plus éloignés de la civilisation et de la culture de la province romaine » (*propterea quod a cultu atque humanitate provinciae longissime absunt*).

- montagnes, mers, fleuves, forêts - parce qu'ils présentent à l'œil des délimitations simples et claires. À grande échelle les Romains utilisent les chaînes montagneuses pour rendre compte de l'organisation géographique, administrative ou stratégique de l'Empire²³. Or, à plus petite échelle, l'arpentage des champs nécessaire à la centuriation ne requérait pas moins de structurer le paysage, en tenant compte des contraintes du terrain comme le montrent les cartes dont les marqueurs topographiques sont majoritairement orographiques, aquatiques, puis sylvestres²⁴. Les montagnes permettent de délimiter les espaces colonisés, cultivés ou même urbanisés, de la montagne proprement dite, laissée vide en raison de son climat, de sa pente ou de ses rochers. Les fleuves indiquent les points d'irrigation ou les transports par voie d'eau. Les marais et les forêts, sont rarement représentés comme repères, mais davantage comme zone franche, exclue des propriétés. Ce cadastrage montre qu'il existe des territoires indivis ou publics, qui correspondent aux *eschatiaï* grecques, des régions « extrêmes », laissées aux bergers ou simplement abandonnées. Ces terres ingrates, *loca aspera* en latin, sont escarpées ou marécageuses, et jugées de moindre utilité²⁵.

Il existe donc à l'intérieur de la *terra cognita* des *loca relicta*, espaces laissés en retrait des principales occupations, hors centuriation, dans ce que Frontin appelle l'*ager extra clusus*, terrain qui se situe entre la ligne frontière du territoire (*finitima linea*) et les centuries²⁶. Ces espaces, même s'ils se trouvent au cœur du territoire divisé, deviennent des zones marginales, en raison d'un cours d'eau, du relief ou d'un marécage, et posent des problèmes techniques et juridiques à l'arpenteur. Ce sont ces zones à part, dont le délaissement produit une perception particulière dans l'imaginaire latin que nous nous proposons d'explorer présentement.

Les *loca relicta*, espaces délaissés

Les zones délaissées - marais, forêt, montagne - sont mises au ban de l'*ækoumène* et, plus on les méconnaît, plus elles sont perçues comme des univers éloignés, étranges, nourris de croyances et de superstitions fantasmatiques.

²³ A ce sujet, cf l'article très éclairant de Delphine Acolat, « Représenter le paysage antique. Des normes des arpenteurs romains aux témoignages épigraphiques (IIe-IXe s) » in *A.H.S.R. | Histoire & Sociétés Rurales*, Vol. 24, p. 7 à 56 (2005/2)

²⁴ Jean Peyras, « Colonies et écrits d'arpentage du Haut-Empire », in *Histoire, espaces et marges de l'Antiquité. Hommages à Monique Clavel-Lévêque*, Vol. 2, p. 103-155, Besançon (2003).

²⁵ Delphine Acolat, *Op. cité*, p.50. Siculus Flaccus, *De condic. agr.*, 288 : *Subseciuorum diximus hanc condicionem esse factam, quod siluae et loca aspera in assignationem non venerunt* [Nous avons stipulé comme condition, s'agissant des terres retranchées du partage, de ne pas inscrire les forêts et les lieux ingrats dans l'assignation.]

²⁶ Frontin, *De agrorum qualitate*, Th.3, 22 : *Ager extra clusus est et qui inter finitimam lineam et centurias interiacet ; ideoque extra clusus, quia ultra limites finitima linea cludatur* [Un terrain exclu est celui qui se trouve entre la ligne frontière du territoire et les centuries ; on le dit exclu (*extra clusus*) du fait qu'il est enclos (*cludatur*) par la ligne frontière au-delà des limites. »]

**Marais* : Columelle atteste encore que dans l'économie d'une propriété rurale (*fundus*), il était préférable de trouver un équilibre entre l'*ager* (champ cultivé), la *silva* (forêt) et les *paludes* (marécages). Les champs bordant le marais (*agri palustres*) étaient prisés en raison de la qualité de leur herbe, ou pour l'élevage des canards²⁷. Cette conception, qui était déjà celle d'Hésiode, confère au marais une forte valeur économique et sacrée, mais ne résiste pas à l'exigence agraire qui se répand à partir du IV^e s. av. J.-C., et pour qui l'espace palafitte reste une zone de friche impropre à l'agriculture céréalière, donc inutile et à éliminer²⁸. Quand bien même les marais procurent à leurs habitants des ressources convenables, fondées sur la chasse, la pêche, l'exploitation de plantes comme les joncs, leurs modes de vie demeurent très différents de ceux de l'agriculture, et le marais devient un lieu de relégation. Initialement perçu comme un espace tempéré et agréable, ces détracteurs le dépeignent au contraire comme un *locus horridus* (« lieu hérissé », horrible) parce qu'humide, végétatif, croupissant. Ses habitants sont regardés comme très rustres et avarés, à l'image des paysans lyciens qui refusent de l'eau à Latone, dont Ovide dit justement l'histoire « peu connue (*obscura*) en raison du manque de noblesse (*ignobilitate*) de ses hommes²⁹ ». Isolés du monde urbain, les marais fournissent encore cache et impunité à ceux qui s'y réfugient et qui peuvent menacer à partir de là, par leur incursions, l'ordre villageois³⁰.

L'imaginaire latin, qui connaît concrètement de moins en moins les milieux stagnants (*stagna*), leur impute des défauts majeurs : asile d'abord de ces ennemis de l'intérieur, le marais devient rapidement un cachot qui emprisonne ses hôtes, une terre avide dans laquelle finissent par s'engluer ceux qui y demeurent trop longtemps, prêts à servir de nourriture à toute une gent animale gloutonne, serpents, moustiques, grenouilles, poissons³¹... Mieux ne pas s'y rendre pour ne pas être « mangé ». De ce fait, des divinités particulières sont associées couramment dans l'Antiquité à ces espaces marginaux. On sait que les *gromatici* (arpenteurs) ont utilisé comme points de bornage certains édicules sacrés de paysans (*sacra paganorum*), tels de petits sanctuaires, pour délimiter des étangs ou des marécages. Cette habitude d'inscrire sur les plans

²⁷ Columelle, *De Agric.*, VI, 27, 2 & VII, 9, 6-7. Pour les canards : VIII, 15, 1-3.

²⁸ Collin F., « Les habitants du marais ; représentations antiques du monde aquatique stagnant » in *Zones Humides et Littérature*, Actes de la Journée d'Étude 2011 du Groupe d'Histoire des Zones Humides (GHZH, mars 2013). Les marais présentent, outre leur intérêt économique, des avantages stratégiques hors-pair dans la défense des cités.

²⁹ Ov., *Mét.* VI, 313-381. Les paysans de ce marais important (*paludibus / lacum*) sont désignés comme une *rustica turba* (« troupe de rustres »).

³⁰ Juv., *Sat.* III, 305-308 évoque les déprédations des brigands (*grassator*) venus des « marais Pontins » (*Pomptina palus*) situés à soixante kilomètres au sud de Rome.

³¹ Virg., *Géorg.* III, 425-439 : décrit ainsi le serpent de Calabre qui hante les étangs (*stagna colit*), et se gave, avec une « noire glotonnerie » (*atram ingluviem*), de poissons et de grenouilles bavardes. Horace, *Sat.* I, 5, v.14-15, évoque les marais (Pontins sans doute) qu'il traverse par la Via Appia, et se plaint « des insupportables moucheron et grenouilles des marais qui empêchent de dormir » (*mali culices ranaeque palustres / avertunt somnos*).

cadastraux les lieux sacrés, montagnes, bois, lieux, sanctuaires est bien attestée par Hygin Gromatique³². Mais elle ne nous donne pas une connaissance des rites palustres qui nous échappent pour une très large part. Néanmoins, Palès, déesse de la fertilité³³, Diane, divinité en rapport avec les cultes à mystères et les divinités souterraines, ou Féronia qui possédait un riche sanctuaire (*fanum*) au pied du mont Soracte³⁴, attestent qu'il s'exerçait bien sur ces zones marécageuses un tabou religieux et des craintes superstitieuses.

A cette peur la condamnation pour insalubrité (*pestilentia*) n'est pas moins liée. C'est parce qu'il est gardé par des dieux jaloux que le marais ne se prête pas à des bonifications importantes de son sol, et qu'il concentre des maladies. Depuis Hippocrate, et son traité *Des Airs, des Eaux et des Lieux*, on applique des raisons plus scientifiques aux fléaux qui affectent les zones humides. Ainsi Varron, au I^{er} s. av. J.-C., donne ce conseil :

Il faut éviter avec un soin égal le voisinage des lieux marécageux (*loca palustria*) [...] parce que les marais, venant à se dessécher, engendrent une multitude d'insectes imperceptibles (*animalia minuta*) qui s'introduisent par la bouche et les narines avec l'air que l'on respire, et engendrent ainsi des maladies graves (*efficiunt difficiles morbos*)³⁵.

Faute d'identifier le moustique anophèle responsable des contagions, on en impute la cause aux miasmes du « mauvais air » (à l'origine du terme de malaria). Là où les manuels grecs d'agriculture, ceux d'Aristote ou de Xénophon, déconseillaient le choix d'un site palustre, cela devient avec Varron un véritable interdit. Au marais sacré de l'imaginaire archaïque s'est substitué le marais pestilentiel et malsain, le marais à combattre. En dépeignant le Cocyte comme un *locus horribilis*, un « marais inaimable » (*palus inamabilis*), à l'onde paresseuse (*tarda unda*) qui « retient attachés » (*alligat*) ceux qui y sont entrés, Virgile soutient indirectement l'idéologie de la bonification qui s'affirme au début de l'Empire, quand Agrippa eut pour mission de réaménager complètement la zone du lac Avernus, et d'en extirper l'antique *superstitio* pour y implanter le complexe portuaire du *Portus Julius*³⁶.

³² Hygin Grom., *Const. lim.*, B266 : *Æque lucus aut loca sacra aut aedes quibus locis fuerint, mensura comprehendemus, et locorum vocabula inscribimus* [...] *æris inscriptionibus* [Également les bois sacrés, les lieux sacrés ou les sanctuaires, là où ils se trouvent, nous les comprendrons dans la mesure et nous inscrirons leur nom [...] sur le plan en bronze].

³³ Protectrice des troupeaux, des bois, des bergers qu'Isidore de Séville, *Étymologies*, XV, 13, 18 & XV, 14, 15, rapproche de palus, le marais.

³⁴ À une cinquantaine de kilomètres au nord de Rome. Des sources et un bois sacré (*lucus*) étaient consacrés à la déesse qui présidait aux travaux des champs et à leur bornage.

³⁵ Varr., *De agric.*, I, 12.

³⁶ Pour les Enfers virgiliens : *Géorg.* IV, 478-480 ; *Én.* VI, 438-439. Strab., *Géogr.* V, 4, 5, décrit l'entière restructuration de l'Avernus qui eut lieu sous Auguste.

**Forêt* : la forêt est un espace clos qui répond à un imaginaire aussi ambigu que celui du marais à Rome. Ses habitants sont qualifiés de *silvestres*, ce qui signifie aussi bien « forestiers » que « sauvages ». Le massacre de Varus et de ses trois légions dans la forêt de Teutobourg, en l'an 9, demeura un vrai traumatisme, et ce type de guerre, où l'armée romaine ne pouvait imposer sa stratégie, sera toujours qualifié de déloyale et d'injuste, propre à la lâcheté des peuples « barbares »³⁷.

Toutefois, la forêt donne aussi lieu à des reconstructions fantasmatiques : Lucrèce, quand il retrace « l'histoire » de l'homme primitif, l'imagine vivant dans les bois, découvrant le feu (grâce à la foudre), ignorant l'agriculture et donc l'arpentage, combattant et chassant « à la barbare » (*more barbarico*). Cette vie rustique (*rusticitas*) est le propre d'une société dépourvue de droit (*jura*). On voit donc comment se développe dans la culture romaine, autour du I^o S. av. J.-C., une collusion entre primitivité et domaine forestier, parallèlement aux conquêtes et aux revers militaires. La forêt est un lieu originaire dont la distance avec l'homme civilisé permet de mesurer le « progrès ».

Comme le marais, la forêt est un lieu chargé de religiosité, protégé comme tel. Pline parle de ces bois sacrés (*lucus*) où les divinités (*numina*) habitent³⁸ : il est, de fait, interdit d'en abattre les arbres ou de les exploiter sans commettre un grave sacrilège ; la charrue les contourne soigneusement. Il n'y règne aucun souci d'esthétisme, mais l'on y adore le silence (*silentium adoramus*). Peu importe même le nom de la divinité qui s'attache à un bois : son mystère participe de la surabondance de divin qui s'y rencontre³⁹. Numa Pompilius avait ainsi savamment médiatisé sa relation avec la nymphe Égérie, dont il disait recevoir les conseils avisés. Pourtant, sous Auguste, ne subsistaient plus que deux de ces bois : celui d'*Anna Perenna*, sur la Via Flaminia, et celui de *Dea Dia*⁴⁰, sur la rive droite du Tibre, deux déesses liées aux forces fécondantes de la nature. En raison de l'accroissement urbain de Rome, l'espace primitif de la friche sacrée avait reculé au profit d'enclos plus architecturalement organisés, ou avait même purement disparu.

Toute une reconstruction esthétique accompagne pourtant cette disparition de l'espace forestier et, dans une moindre mesure, palafitte. On voit d'une part proliférer à Rome, dès le

³⁷ Sur Teutobourg : Vell. Patern., *Hist. rom.* II, 117-120 ; Tacite, *Ann.* II, 16-20. Le *topos* de la guerre en forêt occupe toute l'historiographie ancienne, notamment chez César, ou chez Tacite. Jusqu'au III^e S. ap. J.-C., ce type de guerre sera considéré comme indigne.

³⁸ Pl., *Hist. nat.*, XII, 3 : « Ces arbres furent les lieux sacrés (*templa*) des divinités, et, dans les campagnes, où l'on a gardé la simplicité du rite ancien, on consacre encore le plus bel arbre à un dieu. »

³⁹ Virgile, *En.* VIII, 351, à propos du bois antique du Capitole : « un dieu habite ce bois [...] (mais lequel on ne sait) ». Ovide, *Fastes* III, 295, le bois de chênes au pied de l'Aventin, où l'on ne peut entrer sans s'écrier : « Ici, il y a des dieux. ».

⁴⁰ Ovide, *Fastes*, III, 523-696 : *Anna Perenna* personnifie l'année dans son retour perpétuel ; *Dea Dia* est une divinité protectrice des champs.

début du I^o S. av. J.C., ces grands parcs (*horti*), qui ne sont plus des *lucus cum religione*, mais, dit Servius, une *composita multitudo arborum*, le résultat d'une composition recherchée⁴¹ : on y retrouve la forêt, la rivière ou la grotte, mais sous forme d'aménagements miniaturisés qui en reproduisent l'aspect ; on peut même y croiser quelques statues de dieux ! D'autre part, le goût pour les paysages sacro-idylliques, révélé par de nombreuses fresques des villas, traduit le déplacement vers le lieu profane, et la préférence accordée à une nature épurée et domestiquée⁴². Le berger y figure comme l'archétype de la relation fusionnelle à la nature divine, mais c'est une image totalement *rêvée*. Ce décalage avec la religion primitive de la forêt montre une réappropriation du sacré, esthétisante, dans laquelle se rejoue sans cesse le mythe de l'Âge d'or : on se persuade que l'on est revenu à un état de commensalité divine, à une prodigalité de la nature, à l'absence de guerre et de *labor*. La forêt est devenue le prétexte à l'accomplissement de la civilisation la plus haute.

**Montagne* : nous avons vu auparavant combien l'orographie comptait pour définir l'espace et repousser les limites du monde connu, du côté du Taurus à l'est, ou de l'Atlas au sud. Puissants défis de l'imaginaire lointain, les montagnes n'en sont pas moins, dans la proximité, des zones franches inquiétantes. On y redoute des ennemis, des bêtes sauvages, en particulier les loups. C'est là que s'ancrent des croyances étranges, comme celle du *versipellis* (loup-garou). Pline en critique la superstition qu'il fait remonter à différents mythes arcadiens, dont l'un rapporté par l'historien Apollas :

Déménète de Parrhasie, ayant goûté des entrailles d'un enfant immolé dans le sacrifice de victimes humaines que les Arcadiens faisaient encore dans ce temps à Jupiter Lycéen, fut métamorphosé en loup ; au bout de dix ans, rendu aux Jeux athlétiques, il disputa le prix du pugilat, et revint victorieux d'Olympie⁴³.

La mention fait référence à l'*abaton* de Zeus, « zone infranchissable » sur le mont Lycée où l'on ne pénétrait pas sans risquer sa vie, ou la métamorphose en loup. Le châtement viendrait de l'impiété du roi Lycaon, qui n'hésita pas à sacrifier un nouveau-né, voire son propre fils Arcas, sur l'autel de Zeus, sacrifice qui lui valut de devenir loup (*lykos*), et de révéler ainsi sa

⁴¹ Serv., *Ad Aen.* I, 314

⁴² Cf Collin F., « Nature et Contemplation : du paysage sacro-idyllique à la fin de l'Éden », in *Sacrée Nature*, Grésillon E. et Sajaloli B. (éd.), PUPS, Coll. Géographie, 380 p. (2013).

⁴³ Pline, *Hist. nat.* VIII, 82 : *item [Apollas], qui Olympionicas scripsit, narrat Demaenetum Parrhasium in sacrificio, quod Arcades Iovi Lycaeo humana etiamtum hostia faciebant, immolati pueri exta degustasse et in lupum se conuertisse, eundem X anno restitutum athleticae certasse in pugilatu uictoremque [uictoria] Olympia reversum.*

vraie nature⁴⁴. Le mythe du lycanthrope souligne l'existence d'une limite entre l'homme et l'animal, de la possible régression de l'un vers l'autre, notamment dans l'espace reculé de la montagne. Il en va de même du dieu Pan, un autre Arcadien, l'un des rares dieux thériomorphes du panthéon grec, dont l'animalité souligne l'extrême difficulté à assurer le cycle végétatif du domaine indigent sur lequel il règne. La montagne, lieu où circule le loup, est ainsi un espace liminal, mais aussi un terrain d'initiation pour qui entend le traverser.

Un site montagneux ne présente pas d'attrait « touristique » pour un Ancien⁴⁵. Contempler un paysage depuis un sommet nécessite une bonne raison, en particulier stratégique. Quand Philippe de Macédoine entreprend de gravir le mont Hémus de Thrace, c'est bien dans l'espoir d'embrasser du regard (*conspici*) le Pont-Euxin, la mer Adriatique, l'Ister et les Alpes, et surtout que ce panorama (*subiecta*) lui permette de réfléchir à sa tactique contre les Romains⁴⁶. Certains personnages ont pourtant gravi des montagnes pour des motifs personnels. Outre de rares savants⁴⁷, l'empereur Hadrien fit l'ascension de l'Etna non pour en étudier le volcanisme, mais :

pour contempler le lever du soleil (*solis ortum*) qui, à ce qu'on dit, offre une variété de couleurs en forme d'arc en ciel (*arcus specie*)⁴⁸.

La même raison le poussa sur le mont Casios de Séleucie. Il y accomplit un sacrifice mais la foudre « souffla » (*adflavit*) le prêtre et sa victime⁴⁹. Le but religieux reste ainsi plus prégnant que la simple promenade esthétique, et la magnificence d'un site montagneux ne pouvait qu'exacerber l'impression d'approcher du divin. Même un poème à vocation scientifique tel l'*Etna*, qui critique les « mensonges des poètes » (*fallacia uatum*, v. 29), ne peut finalement s'empêcher d'admirer « l'œuvre immense de la nature artiste » (*artificis naturae ingens opus*, v. 601), et se prendre même au jeu poétique qu'il dénonçait au départ, en parlant d'une éruption volcanique :

Jupiter lui-même s'étonne au loin de feux si grands, se demandant
si de nouveaux Géants se dressent en vue de guerres ensevelies⁵⁰...

⁴⁴ Sur ces croyances: Paus., *Périég.* VIII, 38,6 ; *Périég.* VIII, 2, 3 ; Platon, *Rép.* 565d-e

⁴⁵ Liv., *Hist. rom.*, XL, 22, 5 : cette ascension est *uanitas itineris* (« inutilité du voyage »).

⁴⁶ Liv., *Hist. rom.*, XL, 21, 2.

⁴⁷ Strab., *Géog.* VIII, 6, 21 gravit l'Acrocorinthe dans un but d'expérience personnelle ; Paus. VIII, 38, 6 s'est peut-être rendu sur l'un des sommets du massif du Lycée d'où, dit-il, « le regard embrasse presque tout le Péloponnèse ».

⁴⁸ Ael. Spart., *Vita Hadr.* XIII, 3.

⁴⁹ Ael. Spart., *Vita Hadr.* XIV, 3 : *in monte Casio, cum videndi solis ortus gratia nocte ascendisset, imbre orto fulmen decidens hostia et uictimarium sacrificanti adflavit.*

⁵⁰ *Aetna*, v. 203-204.

La perception des *loca relict*a est donc variable. De moins en moins familiers aux citadins, ces espaces suscitent la répulsion à l'égard de leurs modes de vie, mais nourrissent néanmoins un imaginaire nostalgique tourné vers un passé supposé originaire. Le marais et la forêt, bien qu'en recul, servent à reconstruire la conscience d'un bien perdu, que l'on cherche à restituer dans la version esthétique du parc (*hortus*). La montagne quant à elle, moins directement accessible, reste le territoire des expériences sublimes qui conduisent à la marge du sauvage et du divin.

Loca ignota

D'autres espaces marginaux - la mer, les îles, les déserts - ne font pas partie comme les précédents de territoires proches, mais de zones associées dans l'imaginaire latin à un versant étranger. Pour les îles, cela paraît faux, eu égard au grand nombre d'entre elles qui entourent la péninsule italienne. On verra toutefois que leur esprit reste pour certaines façonné par un contraste voulu avec le continent.

**Mer* : il est traditionnel de dire que les Romains, à l'inverse des Grecs, n'ont pas le pied marin, et que seule l'urgence de la première guerre punique les incita à s'équiper d'une flotte, laquelle assura, bien plus tard, la cohésion de leur empire⁵¹. Cette peur native de terriens face à l'espace maritime est une détestation instinctive du mouvant, de l'instable, et agrège en elle un ensemble de valeurs négatives. Les Romains, rappelons-le, ne se sont pas lancés dans une traversée de l'Atlantique, jugée périlleuse et inutile puisqu'aucune terre n'était censée les y attendre, mais seulement le vide. Dans le discours littéraire, l'invention de la navigation, avec la nef Argo, ou le développement du commerce d'un pays à un autre, sont toujours estimés comme des perversions. Dans le premier âge de justice que les hommes sont censés avoir connu, Ovide loue le fait que :

Le pin, coupé sur ses montagnes, pour visiter le monde étranger,
N'était pas encore descendu sur les ondes fluides
Et les mortels ne connaissaient pas d'autres rivages que les leurs⁵².

⁵¹ Malissard A., *Les Romains et la mer*, Belles Lettres, Paris (2012), en part. IV° P., 2. « L'imagination de la mer » et 3. » La mer et la littérature ».

⁵² Ov., *Mét.* I, 94-96 : *Nondum caesa suis, peregrinum ut uiseret orbem / montibus in liquidas pinus descenderat undas / nullaque mortales praeter sua litora norunt.*

Ce sont les voyages maritimes qui ont conduit l'homme à ne plus se satisfaire de ce qu'il avait sous la main, à être « contaminé » par l'extérieur. Aussi la mer est-ce, communément, l'image du champ libre laissé aux passions les plus contradictoires au milieu desquelles seul le bon pilote, qui gouverne bien son âme, saura garder le cap. On nuancera ce propos en rappelant que les Romains étaient finalement devenus des champions des mers, qu'ils en avaient chassé les pirates, et qu'ils raffolaient des denrées (fruits de mer, poissons) et produits de luxe qu'elle lui fournissait, comme le *murex* dont ils épuisèrent, semble-t-il, totalement les ressources⁵³.

Les aléas de la navigation restent le point majeur développé par la littérature, autant pour le « spectacle » que pour son fort impact fantasmatique. La zone la plus dangereuse de Méditerranée est marquée par les écueils de Sicile (Charybde et Scylla) et d'Afrique (Petites et Grandes Syrtes). C'est à l'entrée de la baie de Carthage, près de l'île d'Égimure, que la tempête ouvrant l'*Énéide* disloque une partie de la flotte troyenne :

Le Notus saisit trois [navires] qu'il retourne contre des récifs cachés
(récifs au milieu des flots que les Italiens appellent Autels [*Aras*]),
dos monstrueux à la surface de la mer⁵⁴.

Le nom d'Autels, précise Servius, viendrait du traité conclu par les Carthaginois et les Romains, à la fin de la seconde guerre punique, pour délimiter leur territoire (*finis*) respectif⁵⁵. Ils attestent ici que la mer, milieu par nature fluctuant, ne permet pas d'établir des limites franches et reste un domaine piégé. C'est l'Eurus, à la suite de notre extrait, qui jette trois autres navires sur les Petites Syrtes, les enlisant dans leurs bas-fonds et les emmurant dans un rempart de sable (*aggere harenae*). La force des vents accentue le mouvement démonté des flots, et leur tournoiement « attire » - en grec σόρειν, dont dérive « syrte » - les vaisseaux. Les plus violents de ces vents, l'*Auster* et l'*Africus*, déferlent jusqu'en Italie et rendent la traversée périlleuse⁵⁶. C'est l'*Africus* qui donne son nom au continent que les Grecs appellent Libye. Mer et vent créent ainsi, aux yeux des Romains, ce mélange instable, avant-coureur de calamités.

**Île* : Les Romains distinguaient les petites *insulae* des grandes car ces dernières constituaient déjà des espaces significatifs et donnaient moins le sentiment de leur finitude. Les

⁵³ Malissard A., *Op. cit.*, III° P. « La mer et les plaisirs ».

⁵⁴ Virgile, *Aen.* I, 111-112 : *Tris Notus abreptas in saxa latentia torquet / (saxa uocant Itali mediis quae in fluctibus Aras / dorsum immane mari summo.*

⁵⁵ Servius, *Ad Aen.* I, 108

⁵⁶ Pl., *Hist. nat.*, II, 48, 126 : *umidi Africus et praecipue Auster Italiae.* Dangers du vent : Virg., *Aen.* I, 85-86 : *creberque procellis / Africus* [l'Africus se déchaînant en tempêtes] ; Hor., *Od.* I, 14, 5 : *malus celeri saucius Africo* [le mât blessé par le rapide Africus]

îles sont souvent célébrées pour leur fertilité en céréales ou en minerais : la Sicile et la Sardaigne présentent des sols riches pour les moissons (*frugiferis aruis*) ; Thasos produit du raisin et des vins fameux ; Ilua (Elbe) est célèbre pour son fer, Paros pour son marbre, Égine pour ses ateliers d'alliage d'airain⁵⁷... Les îles sont souvent des points stratégiques commerciaux ou militaires. Quand Lucain évoque le caractère imprenable de Dyrrachium, il l'attribue au fait que, se découpant sur une petite péninsule, elle offre bien plus que les avantages d'une place forte :

Mais son rempart, qu'aucun fer ne peut briser, épouse
La nature et la situation du lieu ; car enfermée de toute part
Par la mer déchaînée et les rochers vomissant des vagues,
Elle ne doit qu'à une étroite colline de ne pas être une île⁵⁸.

De même César, lors de la campagne d'Égypte, s'empare de Pharos qui désormais touche presque aux murailles d'Alexandrie, et en tire un double avantage : celui d'interdire la mer à ses ennemis et de permettre au contraire à ses secours de lui parvenir du large⁵⁹. Le lieu lui assure le contrôle rapide de la cité portuaire. L'île possède donc un imaginaire positif quand elle offre une sécurité par rapport aux éléments extérieurs. De même, les énéades, après la tempête, se réfugient dans le port insulaire de Carthage dont l'écrin leur offre toute protection contre les éléments :

Il y a un lieu dans un long renforcement : une île y forme un port
avec la barrière de ses flancs, contre lesquels toute onde venue de haute mer
se brise et se partage en vaguelettes rejetées de côté⁶⁰.

Mais plus souvent, les îles sont aussi des lieux d'équilibre fragile. On voulait croire qu'elles se déplaçaient, au fil du courant, comme « l'erratique Delos » (*erratica Delos*) qui « nageait » encore sur les flots quand elle accueillit Latone enceinte d'Apollon et Artémis⁶¹. Par-delà le mythe, les Anciens pouvaient constater des phénomènes d'érosion, ou de création d'îles. Pline rapporte les noms de plusieurs d'entre elles disparues, comme Elice et Bura dans le golfe de

⁵⁷ Fertilité de la Sicile et de la Sardaigne : Lucain, *Phars.* III, 65: *utraque frugiferis est insula nobilis aruis*. Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 41, 142 (fer d'Ilua); XIV, 39, 73 *sq* (raisin et vin de Thasos) ; IV, 22, 67 (*Paros marmore nobilis*) ; XXXIV, 5, 10 (airain d'Égine).

⁵⁸ Lucain, *Phars.* VI, 21-25: *sed munimen habet nullo quassabile ferro / naturam sedemque loci ; nam clausa profundo / undique praecipiti scopulisque uomentibus aequor / exiguo debet, quod non est insula, colli*.

⁵⁹ Lucain, *Phars.* X, 509-515. Pharos est l'île du mythique roi Protée.

⁶⁰ Virgile, *Aen.* I, 159-161: *Est in secessu longo locus : insula portum / efficit obiectu laterum, quibus omnis ab alto / frangitur inque sinus scindit sese unda reductos*.

⁶¹ Ov., *Mét.* VI, 333-334: *quam uix erratica Delos / orantem accepit tum, cum leuis insula nabat*.

Corinthe, ou d'autres qui perdirent des portions importantes de territoires, telles Céos ou la Sicile, après des catastrophes⁶². Il attribue par ailleurs la naissance d'îles nouvelles à des séismes (*spiritus ad tollendo potens solo*), des apports alluvionnaires des fleuves (*fluminum inuectu*), ou bien au retrait de la mer (*recessu maris*)⁶³. Les Échinades se constituèrent grâce aux dépôts de l'Acheloüs (*insulae ab Acheloo amne congestae*), explication scientifique qui, relayée par le mythe⁶⁴, renforce l'imaginaire de l'instabilité de l'île.

Une donnée distingue nettement les Romains des Grecs : ce ne sont pas des découvreurs d'îles. Ils ne se sont pas aventurés en ce sens dans l'océan mais ont laissé aux Grecs le soin d'en rapporter quelques récits fabuleux : celui du « plomb blanc » ou « étain » (*plumbum candidum, cassiterum*)⁶⁵ ; le mythe de l'Atlantide ; celui des Îles Fortunées que Juba II identifia avec les îles Canaries⁶⁶. Mais les Romains ne semblent pas avoir été intéressés par la création d'utopies insulaires, comme Evhémère sut en créer avec la Panchaïe, Iamboulos avec Héliopolis⁶⁷. Ces îles, dépeintes à la façon du *locus amoenus*, sont des enclaves où subsiste un état idéal, antérieur et disparu, et qu'il est donc impossible de généraliser. La nature généreuse, magnifiquement préservée, laisse penser que la commensalité avec les dieux n'y a pas cessé et que leurs lois s'exercent toujours, pour le bien-être des hommes. Seule l'univers clos et autarcique de l'île peut permettre de reconstruire ce type de microsociétés hors du temps.

A défaut les Romains ont un imaginaire carcéral de l'île. Quand bien même se trouve-t-elle proche de la côte, très vite elle devient, de par son isolement, un lieu de réclusion oublié, un lieu de *relegatio*. L'île d'Ogygie, où Calypso retint Ulysse, sept ans durant, par amour, en fournit le modèle matriciel. Mais à Rome ces relégations prennent un sens politique : déplaire au pouvoir, sous l'Empire, c'est courir le risque d'être enfermé sur une île italienne ou en Crète. Il y en eut de célèbres, qui marquèrent fortement l'esprit des Romains : Julia, fille d'Auguste et de Scribonia, mariée à trois dignitaires successifs, puis accusée de débauche, fut assignée à résider longuement sur Pandatéria (aujourd'hui Ventotene), caillou desséché battu par les vents. À son avènement, Tibère, son dernier époux,

⁶² Pl., *Hist. nat.*, II, 94, 206

⁶³ Pl., *Hist. nat.*, II, 87, 201.

⁶⁴ Ovide, *Mét.* VIII, 573-610: l'Acheloüs explique que par dépit de n'avoir pas été invité à un sacrifice par cinq Naïades, il a enflé ses ondes, charrié des forêts, et entraîné dans la mer le lieu du sacrifice afin qu'elles se souviennent de lui (*memores tum denique nostri*) !

⁶⁵ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 47, 156: *Graecis appellatum cassiterum fabuloseque narratum in insulas Atlantici maris peti.*

⁶⁶ Pour l'Atlantide : Plat., *Timée*, 21a-26d ; *Critias*, 109a-120d ; Pour les îles des Fortunées (μακάρων νῆσοι) : Pind., *Olymp.* II, 56-83 ; Plin., *Hist. nat.* VI, 37, 1-2 : suit sur ce point Juba II le Mauritanien qui identifie ces îles avec les Canaries.

⁶⁷ Diodore de Sicile, *Bibl. hist.*, V, 41-46 ; VI, 1, 1-11 (Panchaïe) ; II, 55-60, (Héliopolis)

la fit périr lentement de faim et de dépérissement (*inopia ac tabe*), privée déjà de tout espoir (*omnis spei egenam*) comme elle l'était, en pensant qu'à la suite d'un si long exil sa mort passerait inaperçue⁶⁸.

Octavie, accusée de stérilité, puis de débauche par son époux Néron, ne connut pas sort meilleur sur Pandateria⁶⁹. L'île, située à l'écart (*remota*), doit couvrir les crimes d'état en les faisant oublier. Elle n'incarne plus le lieu de la justice des lois, mais l'exercice de la plus inhumaine tyrannie. La palme revient en la matière au paranoïaque Tibère. Tibère aima Capri (*Capreae*), après Rhodes, parce qu'elle était inaccessible, comme Dyrrachium⁷⁰, et qu'il pouvait y instituer son ordre, y donner libre cours à ses fantasmes et à sa cruauté, y être pleinement lui-même : un bouc pervers, le « bouc de Capri » (*caprineus*⁷¹). Les supplices et les crimes que Tibère y commit, marquèrent longtemps l'imagination, selon Suétone :

On montre encore à Capri le lieu des exécutions, le rocher d'où les condamnés étaient précipités (*damnatos praecipitari*), devant lui (*coram se*), dans la mer après des tortures longues et recherchées. La main des matelots les agrippait alors et assommait leurs corps à coups de crocs et de rames jusqu'à ce qu'il ne leur restât plus un souffle de vie⁷².

Si l'on identifie parfois, comme cela arrive, Capri avec le rocher des Sirènes chanté par Homère, Tibère ne semble pas avoir été moins fatal à ceux qui accostaient son île.

**Désert* : les *loca deserta* sont les espaces « abandonnés » (*desero*) de toute présence humaine⁷³. Leur étendue, vide en apparence, stérile, inhospitalière les rend comparables, sur un autre registre, avec la mer. C'est au contact de l'Afrique que se nourrira pour l'essentiel l'imaginaire romain du désert. L'absence d'eau et la chaleur extrême qui y règnent revêtent un aspect terrifiant pour des Italiens habitués à un pays tempéré. La cause de cette aridité est mythiquement attribuée à Phaéton qui, en perdant le contrôle des chevaux du soleil son père, a

⁶⁸ Tacite, *Ann.* I, 53. Suétone, *Vita Tib.* 52, 2, ajoute : « Loin d'adoucir par la moindre attention l'exil de sa femme Julie, il lui défendit de sortir de sa maison et de communiquer avec personne... »

⁶⁹ Tacite, *Ann.* XIV, 63: *insulae Pandateria Octaviam claudit*.

⁷⁰ Suétone, *Vita Tib.* 40 : *paruoque litore adiretur, saepta undique praeruptis immensae altitudinis rupibus et profundo mari* [d'accès étroit et entourée de toutes parts des rochers escarpés d'une hauteur immense et d'une mer profonde]

⁷¹ Suétone, *Vita Tib.* 43 : l'île était devenue le « siège de ses obscénités diverses » (*sedem arcanarum libidinum*) ; *vulgo nomine insulae abutentes Caprineum dictitabant* [en jouant sur le nom de l'île, on appelait communément Tibère le « cabri »]

⁷² Suétone, *Vita Tib.* 52

⁷³ Cf Ariane abandonnée à Naxos, *Cat., Lib.* 64, 185-86 : *omnia muta, / omnia sunt deserta, ostentant omnia letum* [tout est muet, tout est abandonné, tout m'indique ma mort].

durablement asséché la « Libye »⁷⁴. Si l'agriculture céréalière reste importante dans le nord du continent, plus au sud, et dans le voisinage de la Grande Syrte règne l'infertilité. Le ciel brûlant

[...] brûle les moissons, réduit Bacchus
en poussière, et aucune racine ne retient les sols vermoulus.
Un climat propice à la vie y fait défaut, et cette terre ne reçoit
aucune attention de Jupiter ; la nature y languit oisivement,
et la terre ne ressent pas les saisons de par ses sables immobiles⁷⁵.

Sur les êtres, la stérilité du désert se mue en soif, rendant partout la *Libya sitiens* et les *Afri sitientes*⁷⁶. Le facteur desséchant est le vent qu'aucun obstacle n'arrête, dit Lucain, et qui provoque sur les campagnes les ravages qu'il cause aussi en mer⁷⁷.

Issue de ce sol ingrat, l'espèce animale la plus fantasmée est celle des serpents. Le catalogue impressionnant qu'en dresse Lucain n'en comprend pas moins de dix-sept variétés, fléaux qui tirent prétendument leur poison mortel du sol africain : *letiferos ardens facit Africa*⁷⁸. Le mythe attribue la naissance de ces reptiles à Persée qui, planant sur les sables de Libye avec la tête de Méduse, en laissa tomber quelques gouttes de sang, et en rendit la terre infestée (*infestaque terra colubris*⁷⁹). De façon unanime, la tradition localisait la résidence des Gorgones à proximité de l'Atlas, du côté de l'Océan, puisque seul un lieu aussi pelé et rocailleux avait pu produire le pouvoir de pétrification de Méduse⁸⁰. Ces « monstres » étaient la preuve fantasmagorique de l'insondable dangerosité du désert.

Les dieux du désert – du moins sous leur forme hellénisée et latinisée – ont aussi des caractéristiques étranges. On y trouve une triade capitoline curieuse. A l'instar du Panthéromorphe de la montagne, Jupiter-Ammon, ce Jupiter « des sables », dont le sanctuaire se trouvait dans une oasis au centre du désert de Libye (actuelle Syouah), était un « dieu cornu » (*cornigerique Iouis*⁸¹). Servius en donne plusieurs raisons mêlées, la plus probable étant

⁷⁴ Ovide, *Mét.* II, 230-239.

⁷⁵ Lucain, *Phars.* IX, 436-440 : *exurit messes et puluere Bacchum / enecat et nulla putris radice tenetur. / temperies uitalis abest, et nulla sub illa / cura Iouis terra est ; natura deside torpet / orbis et inmotis annum non sentit harenis.*

⁷⁶ Lucain, *Phars.* I, 368 : *per calidas Libyae sitiensis harenas* [les sables brûlants de la Lybie assoiffée] ; Virg., *Buc.* I, 65 : *At nos hinc alii sitiensis ibimus Afros* [Quant à nous autres, nous irons d'ici chez les Africains assoiffés].

⁷⁷ Luc., *Phars.* I, 449-457.

⁷⁸ Luc., *Phars.* IX, 729 : « L'Afrique brûlante a fait de vous des pourvoyeurs de mort ». Pour les variétés de serpents, IX, 700-31.

⁷⁹ Ov., *Mét.* IV, 617-620. Luc., *Phars.* 630-632, attribue directement à la nature malfaisante des lieux (*natura nocens*) d'avoir produit ces cruels fléaux (*saeuas eduxit pestes*).

⁸⁰ Sur le lieu d'origine des Gorgones, cf Serv., *Ad Aen.* VI, 289 : *in extrema Africa circum Atlantem montem*. Luc., *Phars.* IX, 624-632 : *finibus extremis Libyae, ubi feruida tellus / accipit Oceanum demisso sole calentem, / squalebant late Phorcynidos arua Medusae...*

⁸¹ Luc., *Phars.* IX, 545. Serv., *Ad Aen.* IV, 196 rappelle que le nom de Jupiter "Ammon" vient de "sables" (*Ioui Ammoni, ab arenis dicto*), du grec ἄμμος, « sable ».

qu'Ammon signifie, en langue indigène, le bélier (*arietem*). Cet animal, peu dépensier en pâturages et en eau, était très résistant et c'est lui que Jupiter envoya à Hercule lors de sa marche vers les Éthiopiens, pour faire jaillir une source sous son sabot⁸². Du temps de Lucain, le sanctuaire d'Ammon avait perdu de son activité. La description qu'il en donne, aussi belle qu'imaginaire, permet à Caton de retrouver le sentiment de l'antique religion (*morum priorum numen*), encore non gâtée par l'or romain⁸³. La Tanit punique, associée à Junon par les Latins, n'a pas quant à elle une apparence animale, mais un attribut fort, le cheval, lié au mythe de fondation de la cité⁸⁴. Enfin Pallas-Minerve reçoit en Afrique l'épiclèse rare de *Tritonia*⁸⁵, d'après le grand lac Triton (*palus Tritonis*), communément identifié avec le Chott el Djerid, vaste plaine saline du sud de la Tunisie, à l'hydrométrie très irrégulière. Ce lieu est cher à la déesse parce que c'est la première terre qu'elle toucha, une fois née de la tête de son père⁸⁶. Ces divinités importées et adaptées au désert offraient aux Romains un ancrage positif et familier dans un univers hostile.

Les *loca ignota* n'apparaissent donc guère sous un jour positif. Par contraste avec l'Italie fertile et tempérée, ces terres marginales, séparées par la mer, apparaissent comme des lieux de perte : agités, ventés ou brûlants, mettant en scène des univers claustres qui conservent en eux l'état sauvage. Rencontrer cette altérité est un défi qui inquiète l'âme romaine et lui permet conjointement de s'éprouver. La conservation de certaines valeurs primitives, comme le sens du sacré, point même comme un regret. Peut-on parler cependant, à la croisée de ces espaces, de rencontre de civilisations ?

Aux confins de peuples inconnus

Nous ne voudrions pas terminer cet exposé sans parler plus à même des habitants de ces espaces marginaux. Les Romains convaincus de représenter « la » civilisation, s'intéressent peu ou prou aux autres peuples. César fournit certes des éléments pour comprendre les Gaulois ou les Germains, mais la plupart sont ou repris à des auteurs grecs antérieurs, ou très latinisés ; Apulée, pourtant berbère, ne donne aucun regard complet sur la Numidie, tant la culture latine

⁸² Serv., *Ad Aen.* IV, 196: *Libyes Ammonem arietem appellant.*

⁸³ Luc., *Phars.* IX, 511-530, en part. 518-521 : *Iuppiter Hammon, / pauper adhuc deus est, nullis uiolata per aeuum / diuitiis delubra tenens, morumque priorum / numen Romano templum defendit ab auro* [Jupiter Hammon, / ce dieu n'en est pas moins pauvre, conservant à travers les âges / un sanctuaire entaché d'aucune richesse, mais en accord avec les mœurs / ancestraux, sa puissance défend son temple de l'or des Romains].

⁸⁴ Virg., *Aen.* IV, 441-445. Junon aurait guidé les premiers Puniens, venus de Tyr, à trouver l'emplacement de la fondation de Carthage, en détarrant de terre un « signe » (*signum*), la tête d'un cheval fougueux (*caput acris equi*).

⁸⁵ Par ex. *Aen.* II, 171; II, 615; repris sans doute au modèle homérique Τριτογένεια (*Iliade* IV, 515 ; VIII, 39 ; XXIII, 183. *Odyssée* III, 578)

⁸⁶ Luc., *Phars.* IX, 347-54 ; passage auquel Serv., *Ad Aen.* III, 466 fait référence.

et le platonisme ont marqué leur influence sur lui. L'ethnologie romaine est très rudimentaires et c'est avant tout comme *faire-valoir* que les Romains s'intéressent aux autres peuples : faire-valoir de leur culture, de leur puissance, de leur rôle historique sur les nations. Nous étudierons rapidement à travers deux exemples, l'Afrique et la Scythie mineure, comment ce processus agit, s'il peut laisser une place à la découverte et à l'adoption d'autres us et coutumes.

**Afrique* : les Romains n'en découvrent vraiment le visage qu'au cours du II^eS., après les guerres puniques, et encore ne s'agit-il que de la partie septentrionale (Mauritanie, Numidie, Libye), façonnée par les Carthaginois et les Grecs sur la zone littorale. Cette Afrique fertile et surreprésentée, l'*Africa domita* chantée par Horace⁸⁷, est en accord avec la *doxa* romaine, et rassure la conscience patriotique latine. C'est l'Afrique qui a bâti les héros nationaux, les Scipions en Proconsulaire, les Césars en Maurétanie, les Augustes en Egypte⁸⁸, celle qui est exploitée⁸⁹ et défendue par un *limes*.

En revanche, pour l'Afrique méridionale, la donne est différente. Cette dernière, par-delà le *limes*, n'intéresse guère, du fait de son indigence, les Romains. C'est l'Afrique des peuples nomades, celle des Gétules, des Garamantes, des Éthiopiens. Ce n'est plus une frontière, mais un *finis*, une ligne un peu floue orientée vers un espace reculé et instable, mal connu. Le vers de Virgile qui assure qu'Octave « étendra son empire au-delà des Garamantes⁹⁰ » rappelle que les Romains ont bien tenté diverses expéditions vers le sud, mais n'y établiront pas pour autant de nouvelle frontière (*limes*). De ces terres difficiles et de leurs points reculés, peu de choses sont relatées. La géographie reste sommaire et confuse, la connaissance des modes de vie des habitants très lacunaire.

Salluste décrit de manière caricaturale les Gétules comme des êtres frustrés et bestiaux :

L'Afrique, au début, était habitée par les Gétules et les Libyens, rudes (*asperis*), grossiers (*inculti*), nourris de la chair des fauves, mangeant de l'herbe comme fait le bétail (*uti pecoribus*). Ils n'obéissaient ni à des coutumes, ni à des lois, ni à des chefs ; errants, dispersés, ils s'arrêtaient à l'endroit que la nuit les empêchait de dépasser⁹¹.

⁸⁷ *Od.* IV, 8, 22

⁸⁸ Prop. IV, 11, 30 & 38 (les Scipions « dompteurs » de l'Afrique, et aussi Virg., *Aen.* VI, 801 & Ov., *Fastes* I, 590); Suét. I, 52 (César) ; Virg. *Géorg.* III, 29 (Octave vainqueur sur le Nil).

⁸⁹ L'Afrique côtière était un grenier à blé dont la production pouvait dépasser celle de Sicile et de la Sardaigne (Luc., *Phars.* III, 68) ; les fermes, *mapalia* (Sall., *Jug.*, 18) ou *magaria* (Serv., *Ad Aen.* IV, 421 qui critique le terme virgilien *magalia*) sont, aux dires de Salluste, *oblonga, incurvis lateribus, tecta quasi nauium carinae sunt* [allongée, aux flancs cintrés et couverte comme d'une carène de navire]. La pêche y était aussi très importante (cf *Aen.* IV, 254 : *piscosos scopulos*). Les fortunes ainsi réalisées en Afrique devenaient légendaires à Rome : Hor., *Od.* III, 31 : *fulgentem imperio fertilis Africae* [celui que son pouvoir sur la fertile Afrique rend resplendissant] ; *Sat.* II, 3, 84-87 : la richesse de Stabérius.

⁹⁰ Virg., *Aen.* VI, 794 : *super et Garamantas et Indos / proferet imperium.*

⁹¹ *Jug.*, 18 : *Africam initio habuere Gaetuli et Libyes, asperi incultique, quis cibus erat caro ferina atque humi pabulum uti pecoribus. Ii neque moribus neque lege aut imperio cuiusquam regebantur : vagi palantes quas nox coegerat sedes habebant.*

Ce rare extrait consacré aux Gétules ne nous apprend finalement que fort peu de choses. Leur nomadisme (*vagi palantes*) est interprété comme une absence de lois, et l'indigence de leur milieu, auquel ils ont pourtant su s'adapter, au gré d'un régime carné ou végétarien, n'étonne Salluste que négativement. Les Gétules sont *inculti* (« en friche », « sans éducation ») car leur environnement rude a simplement déteint sur eux. La vie passée au contact des fauves⁹² les a rendus semblablement sauvages, ce dont témoigne leur « désorganisation » sociale. Dans la suite de l'extrait, Salluste ajoute qu'ils reçurent des lois et furent sédentarisés, dans la partie septentrionale de leur territoire, par de premiers colonisateurs que furent les Perses, les Mèdes et les Arméniens. Pour autant, les Gétules étaient des guerriers redoutables, « nation invincible à la guerre » (*genus insuperabile bello*⁹³), en raison notamment de sa grande habileté équestre. Lucain, décrivant le « Gétule toujours disposé à se battre sur un coursier sans apprêt (*inculto equo*) »⁹⁴, réemploie le terme *incultus*, connoté positivement cette fois : ces chevaux n'ont pas de mors, de selle, de sabots, ce qui n'empêche pas leurs cavaliers d'être des guerriers redoutables qui semblent fusionner avec leur animal. Le sentiment romain est donc toujours mêlé : admiratif pour les qualités belliqueuses des « sauvages » à leurs frontières, dédaigneux pour leur civilisation trop peu rigoureuse et structurée.

Les Garamantes des confins, *extremi Garamantes*⁹⁵, sur la limite la plus méridionale, reçoivent encore moins de commentaires. Lucain les dit « brûlés par le soleil » (*Garamante perusto*⁹⁶), car ils vivent dans les déserts où sont établis leurs villes : Mathelgae, Debris, Garama leur capitale, Cidamus et bien d'autres. Ces villes ne sont pas décrites ; seule Debris est réputée pour posséder une source d'une nature contradictoire, dont les eaux sont froides le jour, brûlantes la nuit. Leurs contrées, « pacifiées » par C. Balbus en 44⁹⁷, virent le tracé d'une piste :

Jusqu'à cette date on n'avait aucun chemin tracé menant aux Garamantes, attendu que les voleurs de cette nation recouvrent de sable des puits qu'on trouve sans creuser beaucoup, si l'on a la connaissance des lieux⁹⁸.

⁹² Les lions de Gétulie sont un *topos* littéraire : Stace, *Théb.* IV, 494-496 ; Hor., *Od.* III, 2 : *Gaetulae catulos leaenae* ; Solin, *Pol.*, 28 : la femme gétule qui, par ses prières, dissuade le lion de la dévorer. Sil. Ital., *Pun.* III, 288 : *misceri gregibus Gaetulia sueta ferarum*, etc...

⁹³ Virg., *Aen.* IV, 40

⁹⁴ *Phars.* IV, 677-78 : *semperque paratus inculto Gaetulus equo*.

⁹⁵ Virg., *Buc.* VIII, 43

⁹⁶ *Phars.* IV, 679

⁹⁷ Plin., *Hist. nat.* V, 36. Repris par Solin, *Pol.*, 30 (*Debris*). Plin., *Hist. nat.* V, 36-37 (route).

⁹⁸ Plin., *Hist. nat.* V, 38 : *ad Garamantas iter inexplicabile adhuc fuit, latronibus gentis eius puteos - qui sunt non alte fodiendi, si locorum notitia adsit - harenis operientibus*.

Cette route du désert, traversant l'Afrique intérieure, est bordée de palmiers aux fruits savoureux⁹⁹. L'habitat des Garamantes n'est pas plus décrit que leurs villes. On dit par contre de leurs voisins, les Troglodytes, qu'ils habitent des cavernes¹⁰⁰. Leurs us se résument à quelques traits anecdotiques : ils possèdent des bœufs qui paissent en biais pour ne pas endommager leurs cornes ; ils ont des chiens bien dressés¹⁰¹ ; ils enfouissent leur mort dans le sable ; ils ne contractent pas de mariages, et leurs femmes sont communes ; la filiation des enfants nés de cette union se règle en fonction de la ressemblance¹⁰². Ces descriptions, pour sommaires soient-elles, installaient au moins dans l'imaginaire romain un horizon des confins qu'ils pouvaient nommer.

**Scythie* : c'est vers un univers moins torride que parvient Ovide au printemps 9 ap. J.-C., relégué sur un simple édit d'Auguste à Tomis (aujourd'hui Constanța) sur les bords du Pont-Euxin, au sud du delta du Danube. Contrairement aux apparences, Tomis n'était pas à l'intérieur du *limes* danubien, mais constituait, depuis l'an 6, un avant-poste isolé, un comptoir commercial, soumis à un commandement militaire¹⁰³. Tout le territoire pris sur la Mésie, s'étendant du bras du Danube jusqu'à la mer, portait le nom de Scythie mineure (actuelle Dobrogea). La population y était mêlée, comprenant des Scythes Sarmates, ou bien des Gètes, Daces et Besses, issus de la proche Thrace du nord, ou bien encore des Grecs. Ovide mit trois mois pour s'y rendre¹⁰⁴, avec esclaves et bagages ; une villa romaine, découverte sur une petite île proche de la lagune lui a peut-être appartenu. Tomis porte dans son nom la « coupure » ressentie par Ovide avec son monde antérieur¹⁰⁵. Parvenu à ce point ultime, il tenta d'abord tout pour rester un *romain*.

Le poète mondain et raffiné rencontra à Tomis ses antipodes. En proie au chagrin et à l'angoisse, il adopta aussitôt une attitude de rejet :

C'est quelque chose d'être voisin du territoire de sa patrie :

⁹⁹ Plin., *Hist. nat.* XIII, 33 : *interior Africa ad Garamantas usque et deserta palmarum magnitudine et suavitate constat.*

¹⁰⁰ Pomp. Mél., *Geogr.* I, 8.

¹⁰¹ Pomp. Mél., *ibid.* (bœufs) ; Plin., *Hist. nat.* VIII, 61, 142 : le roi des Garamantes fut ramené d'exil par deux-cents chiens qui combattirent ceux qui s'y opposaient.

¹⁰² Rite funéraire : Sil. Ital., *Pun.* XIII, 479 : *nudos Garamantes harena infodiunt.* Union libre : Plin., *Hist. nat.* V, 8, 1 : *Garamantes matrimoniorum exortes passim cum feminis degunt.* Pomp. Mél., *Geogr.* I, 8. Parenté : Pomp. Mél., *ibid.* : *ex his qui tam confuso parentium coitu passim incertique nascuntur, quos pro suis colant, formae similitudine agnoscunt.*

¹⁰³ Ov., *Tr.* II, 1, 200 : *Haec est Ausonio sub iure nouissima, uixque / haeret in imperii margine terra tui* [Cette terre est la dernière soumise à a droit ausonien, et à peine se tient-elle à la marge de ton empire]

¹⁰⁴ Ov., *Tr.* I, 11 raconte son voyage difficile, à commencer par sa traversée de l'Adriatique en décembre 8 av. J.-C., *gelido tremere cum mense Decembri / scribentem mediis Hadria uidit aquis.*

¹⁰⁵ Ov., *Tr.* III, 9 rappelle le mythe selon lequel Médée « découpa » son frère Absyrtos et en jeta les morceaux à la mer pour ralentir la poursuite d'Aéthés son père, occupé à en ramasser les restes. Elle accosta ensuite à Tomes (τόμος, « morceau coupé ») et lui donna son nom.

je suis au bout de la terre, au bout du monde¹⁰⁶...

Le sentiment d'enfermement l'envahit : il se sent prisonnier du mur qui protège la ville des incursions ennemies¹⁰⁷, et lui enlève le goût de la paix ; prisonnier de ces « barbares » qui résident aussi à l'intérieur des murs dans plus de la moitié des habitations¹⁰⁸ ; prisonnier du froid qui ralentit la nature dans une sorte de torpeur sénile¹⁰⁹ ; privé enfin de son esprit et de sa langue qui semblent lui échapper peu à peu¹¹⁰. Composer les *Tristes* et les *Pontiques*, qui sont tous deux adressés à Rome, c'est l'espoir de quitter cet inconnu terrifiant : c'est à la fois se plaindre, plaider son retour, et continuer à tisser le lien avec cette latinité qui manque tant. Pour se faire entendre, l'exagération est de mise : les barbares qu'Ovide croise sont à la mesure de ceux que l'on figure à Rome, avec des voix et des traits sauvages (*vox fera, trux uultus*), habillés de peaux, abhorrant cheveux et barbes longues, belliqueux (*belligeris*), imprévisibles et prêts à sortir le couteau ou les flèches¹¹¹, ressemblant à des loups plutôt qu'à des hommes, et rendant impossible autour d'eux l'agriculture, ce fondement de la civilisation¹¹². Quant au froid extrême de l'hiver scythe - qui n'est pas si rigoureux à Tomis, semble-t-il – voilà un autre *topos* littéraire, que l'on retrouve chez Virgile ou Properce qui n'ont quant à eux jamais mis les pieds en Scythie¹¹³ ! Ovide est donc malade (*aegro*), ne supporte pas le climat, l'eau, les aliments, et même la terre. Il souffre les pires extrémités (*ultima perpetior*¹¹⁴). Mais n'est ce pas de Rome qu'il souffre plutôt que de la Scythie ?

Ovide, sentant au fil du temps son exil définitif, changea-t-il de vision ? La barrière de la langue s'estompant quelque peu, envisagea-t-il ces confins différemment, lui qui, au début, n'a

¹⁰⁶ Ov., *Pont.* II, 7, 64 : *Est aliquid patriis uicinum finibus esse: ultima me tellus, ultimus orbis habet.*

¹⁰⁷ Ov., *Tr.* V, 2, 70-71 : *uixque breuis tutum murus ab hoste facit / Pax tamen interdum est, pacis fiducia numquam* [c'est à peine si ce faible mur nous protège contre l'ennemi. Parfois cependant il y a la paix ; mais une assurance en la paix jamais]. Ce mur laisse du reste passer les traits (*Tr.* V, 10, 21).

¹⁰⁸ Ov., *Tr.* V, 10, 28 : *et tamen intus / mixta facit Graecis barbara turba metum. / Quippe simul nobis habitat discrimine nullo / barbarus et tecti plus quoque parte tenet* [Et même à l'intérieur / une population barbare, mêlée aux Grecs, nous fait peur. / Car le barbare occupe ici en même temps que nous sans aucune discrimination / plus de la moitié des habitations].

¹⁰⁹ Ov., *Tr.* III, 10, 1-34

¹¹⁰ Ov., *Tr.* III, 14, 30-52 : la peur d'oublier sa langue (*verba mihi desunt*), d'être trop environné de langue Scythe et Thrace (*Threicio Scythicoque fere circumsonor ore*) ; *Tr.* V, 7, 55-64 : la difficulté de retrouver ses mots en latin (*vix subeunt ipsi verba Latina mihi*), et la pratique d'exercices pour en maintenir l'usage (*desuetaque uerba retracto*) ;

¹¹¹ Ov., *Tr.* V, 7, 10-20 (« voix sauvage, visage farouche » ; flèches empoisonnées, couteau ; chevelure, barbe) ; *Tr.* III, 11, 13 : belliqueux ; *Tr.* V, 10, 32 (peaux et longs cheveux – *pellibus et longa pectora coma*) ; *Tr.* IV, 9, 83 (flèches trempées dans le poison de serpent – *litae tenues serpentis felle sagittae*) ; V, 7, 45 : (des « loups » - *uix sunt homines hoc nomine digni, / quamque lupi, saeuae plus feritatis habent*).

¹¹² *Tr.* V, 10, 23 : *Est igitur rarus, rus qui colere audeat* [Rare est donc celui qui ose cultiver sa campagne (si ce n'est le glaive à la main, et le casque sur la tête)] ; *Tr.* II, 7, 70 : *non patitur verti barbarus hostis humum* [le barbare ennemi ne permet que l'on laboure la terre].

¹¹³ Virg., *Géorg.* III, 349-383. Prop. IV, 3, 37. Ou même Ov., *Mét.* I, 64 ; II, 224 ; VIII, 788 ; *Hér.* XII, 27. Cf Thomas J., « Imaginaires de l'exil : Ovide chez les Scythes, revisité par David Malouf », in *Loxias* 2 (2004).

¹¹⁴ *Tr.* II, 7, 73 (l'eau marécageuse mêlée de sel de mer – *aequoreo cum sale mixta palus*) ; *Tr.* III, 3, 7-9 (dégoût pour le ciel, la terre, sa maison, la nourriture, inutile à un malade – *non hic cibus utilis aegro*) ; II, 1, 187 (je souffre au dernier point jeté au milieu de nos ennemis – *ultima perpetior medios eiectus in hostes*).

pas de relation verbale avec les « barbares », et se sent devenu lui-même un barbare (*barbarus ego sum*), dont on moque les mots latins¹¹⁵. Sans doute finit-il par accepter ce qu'il craignait au départ :

Je crois moi-même avoir désappris le latin,
et déjà j'ai appris à parler gète et sarmate !¹¹⁶

ce dernier vers est repris comme une évidence au détour des *Pontiques*¹¹⁷, recueil qui contient davantage d'impressions positives sur Tomis. Quand rien d'agréable ne semblait pouvoir lui arriver ici, la contrée lui devient moins odieuse, les Tomites se prenant même de compassion pour l'infortune du poète¹¹⁸. Que s'est-il passé ? Le poète non seulement a appris la langue des Gètes et des Sarmates, mais il l'a adaptée à la métrique latine :

Ah ! J'en ai honte mais j'ai écrit un petit recueil en langue gète
Et ajusté les mots barbares à nos rythmes :
Je leur ai même plu - félicite-moi - et ai commencé à recevoir le nom
de poète parmi ces Gètes sans culture (*inhumanos*)¹¹⁹.

Le sujet en était les louanges de César, mais il ne s'agit pas d'un acte poétique de pacification pour autant. Pour cela, la langue aurait dû rester le latin, ou, à défaut, le grec. En se mettant linguistiquement à portée de son auditoire, Ovide décloisonne ce qui était culturellement clivé. Il en éprouve à la fois honte (*pudet*) et fierté (*gratare mihi*), car il a réussi un acte hybride de traduction peu aisé, qui est devenu un acte de communication. Ces rapprochements sont peu nombreux dans les *Pontiques*, peut-être parce qu'ils seraient perturbants pour le lecteur romain. Ovide en évoque pourtant un autre dans une pontique à Cotta : quand il parle à ses auditeurs sarmates ou gètes de l'amitié qui l'unit encore à quelques uns de ses amis romains, un vieillard, qui est là par hasard (*forte senex quidam*), évoque la Tauride de Scythie et le mythe de Pilade et Oreste venus chercher Iphigénie. Que les circonstances en soient factices est possible, mais Ovide peut conclure :

¹¹⁵ Tr. III, 11, 9: *Nulla mihi cum gente fera commercia linguae*. Tr. V, 10, 37 : « je suis ici un barbare que personne ne comprend (et les Gètes stupides se moquent de mes mots latins). »

¹¹⁶ Tr. V, 12, 57-58 : *Ipse mihi uideor iam dedidicisse Latine / nam didici Getice Sarmaticeque loqui*.

¹¹⁷ Pont. III, 2, 40 : *nam didici Getice Sarmaticeque loqui*.

¹¹⁸ Pont. II, 1, 3-4 : *Nil fore dulce mihi Scythica regione putavi : / iam minus hic odio est quam fuit ante locus*. Sur la compassion des Tomitains : Pont. II, 7, 32 (*hi nostris ingemuere malis*) ; Pont. IV, 9,97 (*misero faueant adsintque Tomitae*).

¹¹⁹ Pont. IV, 13, 19-20 : *A ! Pudet et Getico scripsi sermone libellum / structaque sunt nostris barbara verba modis*.

Même à ces confins (*hac ora*) les plus sauvages qui soient,
Le nom de l'amitié émeut les cœurs barbares¹²⁰.

Ce distique pense l'amitié selon une modalité propre à chaque peuple. Elle admet donc une universalité qui rapproche les hommes sur des valeurs communes, au lieu d'une différence culturelle employée à les diviser, par peur ou par intérêt. L'imaginaire d'Ovide, très romanisé au départ, s'est modifié parce qu'il est resté dans le pays, et ne s'y trouvait pas pour faire fortune ou carrière. Surtout, il en a appris la langue, qui est une frontière ouverte. Ovide est un cas involontaire et tout à fait exceptionnel.

L'espace marginal est au-delà de la frontière. Il ne prend pas corps seulement dans les terres lointaines, mais aussi dans les espaces proches, oubliés de l'*ækoumène*. Tandis que les *loca relictà* échappaient à une exploitation intensive, les territoires étrangers ont aiguisé l'esprit de conquête. Ces perspectives laissent apparaître des imaginaires particuliers pour chaque espace, mais, de façon générale, on y relève : une tendance à y faire résider une sauvagerie primitive, parce qu'à l'écart de la « civilisation » ; une volonté de rendre ces espaces habités par des divinités souvent étranges, qui en sont les garants ou les puissances terrifiantes ; un faible intérêt pour la culture de l'autre et pour les peuples, sauf quand cela permet d'attirer l'attention sur des faits surprenants ou merveilleux ; le préjugé selon lequel un espace naturel déteint sur ceux qui l'habitent, qu'un territoire avec des fauves rendra par exemple les hommes fauves.

Si les Romains n'ont été ni des découvreurs ni des ethnologues, la « frontière » a joué un rôle majeur dans leur imaginaire. Leur représentation de l'ailleurs s'est nourrie pêle-mêle de croyances, de mythes, de schémas périmés, d'événements historiques. Ovide a peut-être, bien malgré lui, dépassé certains de ces préjugés.

Franck COLLIN

E.A. Crillash - Université des Antilles-Guyane

¹²⁰ *Pont.* III, 2, 39-101 (mythe d'Oreste et Pylade) ; 99-100, pour la citation : *Scilicet hac etiam, qua nulla ferocior ora est, / nomen amicitiae barbara corda mouet.*